Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

51 | 2016
Varia

Arturo Pérez-Reverte, *Hombres buenos*

Madrid, Alfaguara, 2015. ISBN 9788420403243

Ramón Martí Solano

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/5441>

DOI : 10.4000/rde.5441

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 25 novembre 2016

Pagination : 233-235

ISBN : 978-2-9543871-1-6

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Ramón Martí Solano, « Arturo Pérez-Reverte, *Hombres buenos* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 51 | 2016, mis en ligne le 25 novembre 2016, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/5441> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.5441>

Propriété intellectuelle

encore plus rare, et plus précieux – d’entendre, à travers de curieux mots, une époque et la voix des artisans. L’oralité des Lumières est ainsi retrouvée et l’on pense au magnifique *Essai pour une histoire des voix au dix-huitième siècle* (Paris, Bayard, 2009) d’Arlette Farge. Parler la langue des *arts et métiers* du XVIII^e siècle, c’est faire vivre une mémoire et un patrimoine linguistiques, transmettre des savoir-faire, un savoir et des savoir-dire. C’est reconnaître aussi que l’histoire de France et celle du français sont façonnées par des terminologies spécialisées. De cette épopée linguistique passionnante, on aime à réfléchir à ces mouvements contradictoires, si caractéristiques des Lumières, tiraillées entre la fixation de la langue technique et la tentation d’une poésie de la langue scientifique.

Élise PAVY-GUILBERT

Arturo PÉREZ-REVERTE, *Hombres buenos*, Madrid, Alfaguara, 2015. ISBN 9788420403243.

Le roman de l’écrivain et académicien espagnol Arturo Pérez-Reverte *Hombres buenos* (« des hommes de bien ») raconte et recrée l’histoire réelle et rocambolesque de l’acquisition de l’*Encyclopédie* par l’Académie royale de la langue espagnole à Madrid. L’auteur, qui par le passé a été journaliste et correspondant de guerre, est un polémiste souvent provocateur qui ne mâche pas ses mots dans ses colonnes régulières de *XL Semanal* intitulées *Patente de Corso* (« lettre de marque »), expression qui en espagnol a aussi le sens figuré de « droit que quelqu’un se donne de faire ou de dire tout ce dont il a envie ».

Le titre fait référence au caractère des deux membres de l’Académie qui ont été désignés pour voyager à Paris et mener à bien cette entreprise. Il s’agit de Don Hermógenes Molina, bibliothécaire de l’institution, veuf et fidèle représentant du plus pur catholicisme espagnol, et de Don Pedro Zárate, académicien, brigadier de la Marine royale espagnole à la retraite, célibataire, athée et homme d’armes et de lettres. L’objectif de ce voyage entre Madrid et Paris est d’acquérir les 28 volumes de la première édition de l’*Encyclopédie*, « la plus grande aventure intellectuelle du XVIII^e siècle ». Don Manuel Higuera et Don Justo Sánchez Terrón, académiciens réactionnaires s’opposant vivement à l’acquisition de cet ouvrage qu’ils considèrent anticléricale et antimonarchique, ourdiront une machination contre ce plan.

Le voyage entre Madrid et la frontière n’est pas exempt de péripéties, d’assauts de brigands, mais aussi de belles conversations entre ces deux hommes qui contribueront à tisser un lien fort d’amitié et surtout de grand respect entre deux visions du monde totalement opposées, l’une des leçons que l’auteur tient à faire passer dans son récit. La partie française du voyage semble moins périlleuse et amène vite les deux hommes à Paris.

C'est à la capitale et surtout lors du voyage retour qu'ils feront face à de nombreux obstacles mettant en danger et à grande épreuve autant leur vie que leur intégrité morale. Pour ces hommes, leur mission est sacrée et représente une sorte de Saint Graal, un objet de vénération dont la quête remplit leur cœur et leur esprit ne laissant la place à presque rien d'autre. Nombreux sont les scènes et passages consacrés à la difficulté de trouver une première édition complète, la seule possibilité envisagée par l'Académie espagnole. Les deux hommes parcourent la capitale dans l'espoir d'en trouver une, espoir qui s'amenuise de plus en plus. Ils ont enfin l'heureuse occasion de rencontrer D'Alembert au Procope qui leur assure que « seulement la réimpression in-folio faite à Genève entre 1776 et 1777 est absolument fidèle à la première édition ». Ils poursuivront leur mission jusqu'à ce qu'un enchaînement de hasards les conduise devant une première édition complète à un moment où ils paraissent tomber en défaillance. Mais dans cette France des Lumières il n'y avait place que pour la philosophie et la pensée éclairée : les livres prohibés étaient appréciés des salons et des autres cercles intellectuels et artistiques. Une scène fort savoureuse entre Don Pedro Zárate et M^{me} Dancenis a pour centre le roman libertin *Thérèse philosophe*.

Hombres Buenos n'est pas véritablement un roman historique, même pas un roman tout court : on pourrait le qualifier de méta-roman car le narrateur est par moments homodiégétique et par d'autres hétérodiégétique. On retrouve, par ailleurs, un va-et-vient entre Madrid et Paris et entre le XVIII^e et le XXI^e siècles qui accentue encore davantage le sens du voyage, au cœur du roman. Le narrateur-personnage cherche, se documente, voyage, s'entretient avec d'autres personnages réels qui insufflent au récit un air de modernité et d'actualité presque journalistique. Sont ainsi racontés avec précision les échanges avec de grands érudits et intellectuels espagnols, tels Francisco Rico, éminent *cervantiste*, ou Carmen Iglesias, directrice de l'Académie royale de l'histoire et spécialiste de Montesquieu. Ce qui intéresse A. Pérez-Reverte, hormis l'œuvre romanesque elle-même, c'est son propre processus de création : la joie de revenir sur le plaisir éprouvé dans sa recherche documentaire, ses voyages de prospection, ses rencontres personnelles, ses lectures. Cette obstination à étayer son travail jusque dans les détails les plus insignifiants le conduit à incarner le brigadier, ayant à peu près son âge, dans un combat contre un maître d'escrime à Madrid afin de ressentir en chair et en os le duel qu'il s'apprête à raconter. Mais le roman est aussi une tribune où le polémiste peut donner libre cours à ses obsessions, à ses thèmes de prédilection, aux stéréotypes ancrés dans la société espagnole, à l'image que les Espagnols ont eu et ont toujours d'eux-mêmes. A. Pérez-Reverte fustige la société espagnole, mais aussi la société française, et se délecte particulièrement en s'attaquant aux Anglais. Pour ces derniers, il utilise la voix de Benjamin Franklin, présent au Procope aux côtés de D'Alembert et de Condorcet, pour les stigmatiser en les qualifiant de « cyniques, brutaux et expéditifs »

pour y ajouter ensuite que « la fameuse politesse britannique ne concerne qu'une petite élite, n'importe quel paysan espagnol a plus de dignité qu'un militaire anglais ». L'un des chevaux de bataille de l'écrivain est l'obscurantisme, selon lui propre à la société espagnole qu'il qualifie d'ignorante et rustre. Il y a bien des moments dans les parties de dialogue où sont lancés des quolibets contre l'Église, et son empreinte indélébile, contre les multiples traditions barbares, dont la tauromachie, contre les hommes politiques, contre la médiocrité et la vulgarité régnaient. Dans un Paris présageant la Révolution, c'est le personnage de l'immodéré, voire de l'extrême, l'abbé Bringas, agitateur politique que ces deux hommes rencontrent à l'ambassade espagnole, qui servira de porte-parole à l'auteur pour un nombre non négligeable de propos d'ordre idéologique et politique. Bringas deviendra un fidèle compagnon et servira d'intermédiaire pour toutes les démarches et formalités dont les Espagnols auront besoin. Ce personnage, délirant et extravagant, représente un contrepoids idéologique à la pensée éclairée mais modérée des deux Espagnols, leurs échanges devenant ainsi des confrontations dialectiques de premier ordre.

Hombres buenos, non encore traduit au français, est un roman parfaitement bien documenté qui reconstruit une page essentielle de l'histoire de l'Académie de la langue espagnole mais aussi de l'histoire de l'Espagne, de ces hommes qui ont contribué par leur abnégation et un sens profond de la responsabilité à élever les esprits d'un peuple qui, tant bien que mal, a dû lutter, et lutte encore, pour se débarrasser de chapes de plomb trop lourdes à porter.

Ramón MARTÍ SOLANO

Paul RATEAU, *Leibniz et le meilleur des mondes possibles*, Paris, Classiques Garnier, « Les Anciens et les Modernes – Études de philosophie », 2015. ISBN 978-2-8124-3823-3.

L'ouvrage rassemble huit chapitres sur la thèse leibnizienne du meilleur des mondes possibles. Ces études se présentent réunies en un volume selon un ordre d'exposition allant de la définition leibnizienne du meilleur des mondes possibles à la question, posée en conclusion, du « destin de l'optimisme en France (1710-1765) ». L'auteur y explique la thèse de l'existence du meilleur des mondes possibles en apportant des éclaircissements sur le vocabulaire philosophique leibnizien. Il met ainsi en relief l'originalité de la démarche de Leibniz. Les analyses développées tout au long de l'ouvrage rendent particulièrement bien compte de l'inscription de la thèse du meilleur des mondes possibles dans un processus dont la visée est clairement démonstrative.

L'introduction revient sur l'invention du terme *théodicée* par Leibniz et apporte de précieux éclaircissements sur les raisons ayant poussé